

mence, nous étale l'effroyable doctrine que "la miséricorde est un vice que les honnêtes gens doivent éviter, qu'elle n'appartient qu'aux hommes sans vertu. Du reste, ajoute-t-il, le vrai sage est sans pitié, *sapiens non misereatur*." Ces monstrueuses maximes, qui le croirait, ont reçu l'appui et la sanction de Cicéron lui-même.

Du haut du trône, Marc-Aurèle, le plus clément des empereurs, proclamait que compatir au malheur et pleurer avec ceux qui pleurent est une faiblesse. Cet effroyable abaissement, cette honteuse dégradation des cœurs des hommes qui se croyaient les plus sages, des peuples qui passaient pour les plus doux, des nations qui se vantaient d'être les plus polies, tout cela est profondément triste ; — et, envisagé comme les conséquences humiliantes de la tâche originelle, est assurément de nature à réveiller dans nos cœurs un transport de reconnaissance chrétienne envers Celui qui, en se faisant notre frère, mit ainsi fin à l'horrible règne de l'égoïsme païen.

Vous tracer ici le tableau affreux des abominations qu'engendrèrent, chez les anciens, les doctrines pernicieuses que je viens de citer, m'entraînerait bien au-delà des bornes qui conviennent à ce discours.

Nous savons que les sacrifices humains étaient fréquents et nombreux chez les Tyriens, les Phéniciens, les Cananéens, et même quelquefois chez les Israélites, malgré la défense expresse du ciel. Souvent les rois de Tyr immolaient leurs enfants au dieu Moloch dont nous parle la Sainte Ecriture. Les sujets étaient aussi barbares que les rois. Ceux qui se trouvaient sans enfants achetaient ceux des pauvres, afin de ne point perdre le mérite d'un tel sacrifice. Quelquefois ces enfants étaient jetés dans une fournaise ardente, ou bien on les renfermait dans une statue brûlante du dieu. Les cris déchirants que poussaient ces malheureux étaient couverts par le bruit des trompettes et des tambours : leurs mères assistaient toujours en spectatrices indifférentes à ces horribles immolations ; aucune larme, aucun gémissement ne leur échappait ; du reste, elles eussent payé d'une amende la moindre marque de faiblesse. Enfin, Minutius Félix écrit : *blanditis et osculis comprimunt virginitatem, ne flebilis hostia immolaretur*, c'est-à-dire que "les parents cherchaient à étouffer les cris de leurs enfants, par des caresses et des baisers, afin de ne point irriter les dieux en leur offrant une victime éplorée." Tertullien confirme ce fait. De Tyr ce culte barbare s'étendit à Carthage où, sous le nom de Saturne, l'on vénérât le Moloch de la Phénicie. Diodore, Hérodote, Plutarque, St. Ambroise même, nous assurent que les Carthaginois surpassaient en cruautés tous les autres peuples. Darius I^{er} Roi des Perses, Gelon tyran de Syracuse, tour-à-tour leurs vainqueurs, durent suspendre pendant quelque temps ces horribles boucheries de jeunes enfants que ni l'âge tendre, ni l'innocence ne pouvaient soustraire à une mort épouvantable. L'histoire nous apprend que lors du siège de Carthage par Agathocle, deux cents enfants des premières familles et trois cents grandes personnes furent immolés à Saturne.

La cruauté de ces barbares dépasse l'imagination et si nous ne nous sentons frémir au simple récit de ces abominations, c'est que notre intelligence a peine à se convaincre de la réalité de ces faits qui, bien que trop vrais, ne lui semblent cependant que la tradition exagérée d'un âge mystérieux et reculé.

Le prophète Isaïe assigne trois causes qui ont suscité la colère de Dieu et amené la destruction de Babylone :

son orgueil, son impiété et sa cruauté révoltante. Dieu irrité, s'écrie par son prophète : "J'ai voulu punir mon peuple comme un père châtie ses enfants ; pour cela je l'ai relégué en exil à Babylone ; mais Babylone et son prince ont changé ma correction paternelle en un traitement cruel et inhumain que ma clémence abhorre ; ils n'ont eu compassion ni de l'âge, ni de l'infirmité, ni de la vertu : leur dessein était de détruire, et moi, je voulais sauver."

Les Perses et les Mèdes offraient aussi les enfants en sacrifice au soleil, et l'Ecriture dit que les habitants de la Mésopotamie faisaient passer leurs enfants par le feu.

Dans chacun des Etats que je viens de citer, la polygamie était reconnue, autorisée même par la loi ; toute la licence et les crimes effrénés qui en découlent étant également autorisés, il est facile de concevoir en quel état d'abjecte servitude se trouvait la femme de ces temps.

(A continuer.)

Galilée et l'Inquisition de Rome.

L'histoire des grandes découvertes présente à toutes les époques le même caractère. Rarement elles ont assuré le repos et la tranquillité de leurs auteurs. Le génie ressemble à ces montagnes gigantesques dont le sommet domine un horizon immense, mais que la foudre aime à frapper, et qui ont laissé, à leurs pieds, dans les humbles vallées, la richesse, l'abondance, et la prospérité de la végétation. L'envie, le dénigrement, les passions viles et méchantes, s'attachent à la gloire comme la plante grimpante enlace de ses spirales parasites l'arbre majestueux, dont elle parvient, en rampant, à atteindre la hauteur. L'Histoire du monde n'est qu'une longue et solennelle amende honorable faite au génie par la postérité reconnaissante ; et malgré cette expérience qui se perpétue au sein des générations, la ciguë de Socrate attend encore de nouveaux grands hommes. Les fers que Christophe Colomb fit déposer dans sa tombe, comme un mémorable avertissement et une sublime vengeance, n'ont pas empêché Fulton, l'inventeur de la vapeur, de mourir de désespoir dans un cabanon d'un hospice d'aliénés. L'un avait doté l'humanité d'un monde nouveau, l'autre lui donnait l'aile des vents pour en abrégér le chemin. Parmi les membres des académies qui envoyèrent la découverte de Fulton, à l'examen d'un officier de santé, il n'en était pas un qui n'eût été prêt à dénoncer à l'indignation du monde l'obscurantisme de la Cour romaine qui avait condamné Galilée. Ne soyons pas si ardents à scruter les péchés des autres ; faisons un peu notre propre confession.

Et cependant cette affaire de Galilée, si souvent traitée et si peu comprise par les écrivains antipathiques à la religion, est loin de se présenter à l'observateur impartial avec les rigueurs, les tortures et les persécutions dont on s'est plu à la grossir. Sans entrer dans des développements scientifiques qui ne sont pas de notre sujet nous allons donner le récit clair et succinct des rapports de Galilée avec l'Inquisition.

Galilée — Galilei, fils naturel de Vincent Galilei, noble Florentin, (1) naquit à Pise, en 1564. Son père, savant dans les mathématiques, lui inspira son goût

(1) Dictionnaire historique de Feller.